

Écrire de la marge, vivre à l'infinif

Oeuvres de Fernand Deligny, Édition établie et présentée par Sandra Alvarez de Toledo, L'Arachnéen, 1848 p.

La septième face du dé de Fernand Deligny, L'Arachnéen, 160 p.

Martin Hervé

Numéro 251, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/77813ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hervé, M. (2015). Compte rendu de [Écrire de la marge, vivre à l'infinif / *Oeuvres* de Fernand Deligny, Édition établie et présentée par Sandra Alvarez de Toledo, L'Arachnéen, 1848 p. / *La septième face du dé* de Fernand Deligny, L'Arachnéen, 160 p.] *Spirale*, (251), 77–79.

Écrire de la marge, vivre à l'infinif

PAR MARTIN HERVÉ

ŒUVRES

de Fernand Deligny

Édition établie et présentée par Sandra Alvarez de Toledo, L'Arachnéen, 1848 p.

LA SEPTIÈME FACE DU DÉ

de Fernand Deligny

L'Arachnéen, 160 p.

L'oubli dans lequel est tombée l'œuvre écrite de Fernand Deligny, haute figure de l'éducation spécialisée française, pourrait en un certain sens être interprété de façon programmatique. Chantre de l'effacement et du silence, Deligny s'employa à rester à la lisière de l'institution, de la parole et du je hégémonique du sujet psychanalytique. S'il se refusa toujours à faire école, les innombrables documents littéraires et graphiques qu'il a laissés à la postérité méritent néanmoins d'être relus minutieusement. On se doit donc de saluer ici le travail remarquable impulsé par Sandra Alvarez de Toledo sous le pavillon des éditions L'Arachnéen. Depuis 2007, cette jeune structure éditoriale s'est donné pour mission d'exhumer les textes de Deligny, avec notamment de monumentales Œuvres rassemblant bon nombre des écrits majeurs de l'auteur, de ses tentatives romanesques jusqu'aux nombreux essais et réflexions germés dans le terreau de l'expérience auprès des enfants « difficiles » et des jeunes autistes. Découpé de manière chronologique, entre les premières années d'avant-guerre à l'asile d'Armentières et les tentatives du « réseau » des Cévennes, l'imposant volume dresse le portrait d'un homme retranché dans son insatiable exigence de comprendre aux marges de l'appareil institutionnel. S'il ne promit jamais une guérison aux familles venues lui confier leurs enfants autistes et mutiques, il se fit

un point d'honneur d'épargner à ses « hôtes » les souffrances liées à l'enferment psychiatrique ou judiciaire. Ainsi qu'à dessiner, à leurs côtés, les lignes tremblantes et volatiles d'une présence tournée vers un temps d'avant le temps.

Après un passage par la Clinique de La Borde, Deligny s'installe dans les Cévennes en 1968 et se voit confier, tant par des parents que par des psychiatres, Françoise Dolto et Maud Mannoni en particulier, de jeunes autistes. Avec ses collaborateurs, il installe des aires singulières où éducateurs non professionnels et autistes vivent ensemble et partagent des tâches quotidiennes rudimentaires, coupant le bois, préparant les repas et lavant les ustensiles. Au cours des journées de cette vie dépouillée où les mots sont rares, il dresse une cartographie des parcours et des gestes réguliers et répétés des enfants. Par l'étude de ces *lignes d'erre* guidées par l'habitude et ponctuées de croisements et de recouvrements (les *lieux-chevêtres*), il entend repenser l'idée de territoire afin de révéler l'épiphanie éphémère d'un *corps commun* primordial d'avant la langue. « *J'y crois, aux empreintes* », confie Deligny : croyance essentielle de l'écrivain et de l'éducateur dans ces empreintes exposant un *tracer* infinitif et universel. Car, plus que le verbe, la trace permet de voir et de saisir, dans le « *moindre geste* [...]



bourré d'idées à un point qu'on ne saurait croire, fourré de regards », la forme essentielle que nous abritons tous et malgré nous. Héritage humain que l'existence autistique et mutique manifeste à qui sait s'y attarder.

RETOUR À LA SOURCE

Son existence auprès des autistes, êtres à part, « *êtres épars* », « *dont la "maladie" est de n'être pas "je"* », plongés dans « *la vacance infinie de tout ce qui est de l'ordre du langage, du conscient et de*

l'inconscient », conduit Deligny à trouver chez eux son propre reflet. La frontière entre enfance et âge adulte est tombée, et tous partagent une ressemblance avec ces souris découvertes dans un sac de farine éventré durant les bombardements de la Seconde Guerre mondiale, endormies les unes contre les autres, « *si étrangères à l'événement*

son cycle *Dernier royaume*. Antan et jadis : temps de l'avant-temps, temps matriciel et pré-langagier, éternellement là mais jamais présent, voué à demeurer inconnaisable et qui poursuit sa lente pulsation en chacun de nous. À ce titre, nous sommes tous cet éternel jactant orphelin, habité par le murmure secret laissé par son absence.

mise au monde symbolique qui est dans le même temps mise au pas et asservissement. Cette quête patiente et acharnée, toute l'œuvre de Deligny en fournit un exemple vivifiant à redécouvrir sans attendre.

Les nombreux écrits de Deligny témoignent d'un projet d'écrit et de vie mené depuis le monde « hétérogène » et irrécupérable que Georges Bataille a cherché à définir à de nombreuses reprises.

qu'elles ne peuvent être touchées ». Êtres délivrés de la contingence, hors-sujet car hors-langage selon le paradigme psychanalytique lacanien. Deligny rejette semble-t-il celui-ci en bloc, dans l'optique d'édifier un *nous* induit non par le langage mais par la trace, cet idiome non verbal. Si on lui accola longtemps l'étiquette d'un ardent défenseur de l'antipsychanalyse, le constat est aujourd'hui à mitiger. Remontant la piste de l'inconscient, Deligny choisit en effet d'orienter sa réflexion vers la genèse de la dialectique signifiante où l'homme n'est plus assujéti au langage fait loi, là où le symbolique n'a plus cours et où chaque verbe se déploie à l'infinif. Dans ce règne presque animal dont l'avènement ne peut surgir que dans les bordures, l'être se retrouve dépouillé des oripeaux de la conjugaison signifiante, « *sans toi ni moi, sans toits ni mois* », arraché donc tant à l'espace qu'au temps qui sont repères et mesures immémoriales du sujet en rapport à l'Autre. Cet « avant » impersonnel, Deligny le baptise *l'antan*, temps abstrait qui en de nombreux points évoque le *jadis* que l'auteur Pascal Quignard tâche d'approcher depuis plus d'une décennie avec

Les nombreux écrits de Deligny témoignent d'un projet d'écrit et de vie mené depuis le monde « hétérogène » et irrécupérable que Georges Bataille a cherché à définir à de nombreuses reprises. Il ne faut pas oublier non plus l'apport de Deligny à la théorie de l'image, avec des textes aussi décisifs que *Acheminement vers l'image*. Dans cet essai tardif de 1982, l'éducateur réfractaire livre une pensée éclatante et incisive tramée, là encore, à partir de l'expérience autistique. Par l'entremise de celle-ci, il souhaite cerner une image écorchée et assainie, abandonnant les couches et les strates accumulées au fil des millénaires pour revenir au fondement d'une forme instinctive. Dès lors, face au « *peuple d'images* » qui nous hante, il ne s'agit plus tant de regarder mais de s'essayer au *voir* (autre infinitif), c'est-à-dire de tracer le chemin d'une vision libérée de la réciprocité aliénante du regard. Sous la coupe du langage, « *parasite régnant* » et paradoxalement « *géniale trouvaille* », l'homme ne peut advenir en définitive qu'en remontant le sillon laissé par la chaîne signifiante et en contemplant la source tarie du langage d'où il a jailli – lieu et temps de sa

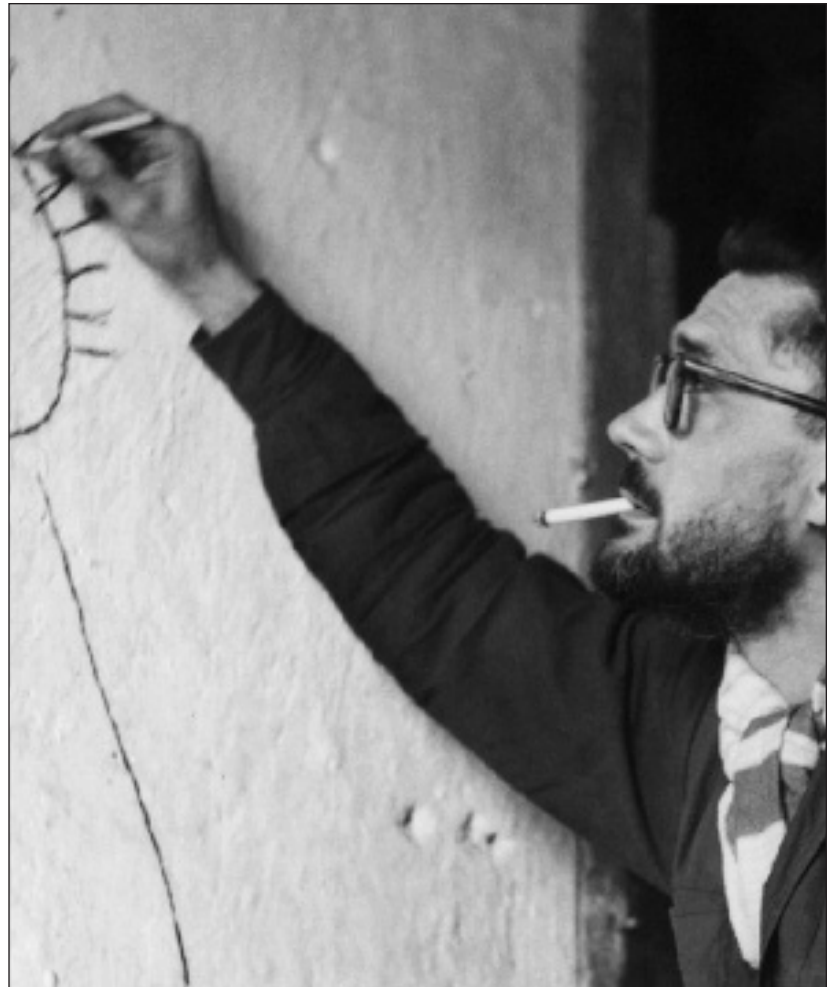
MELVILLE SUR UN RADEAU

Le 7 novembre 2013, Deligny aurait eu 100 ans. En guise de présent offert au lecteur potentiel, les éditions L'Arachnéen ont eu l'heureuse idée de republier son deuxième roman, paru brièvement chez Hachette avant d'être pilonné en raison de son titre, déjà déposé : *La septième face du dé*. Le récit a pour cadre un asile en 1930 ; ses bâtiments numérotés, son grillage et ses allées désertes fondent un espace mesuré où l'inattendu n'a pas sa place. Le narrateur, instituteur pour les enfants résidents, apparaît au départ comme une présence fugitive, participant de loin à la vie coutumière du lieu afin de mieux restituer l'événement qui viendra déstabiliser l'édifice institutionnel et ses représentants. En effet, pour Deligny, l'asile – qu'il a bien connu à Armentières – est seulement un espace, pareil à un navire poursuivant sa route à l'abri des assauts des mers du temps et de la mémoire. À charge à son équipage, au premier rang desquels le surveillant-chef Dernouville, surnommé « *l'amiral* », de s'assurer que l'eau corrosive ne perce pas la coque du vaisseau et n'engloutisse ses occupants. Car le temps dont sont protégés les fous par leurs gardiens est synonyme d'histoires, d'une histoire notamment que ces derniers cherchent à remiser : celle de la Grande Guerre, de ses tranchées boueuses et funestes, des pluies infernales de bombes et de gaz. Mais les « *vrais fous* », les psychotiques, craignent-ils le temps, immergés qu'ils sont « *dans la perpétuité de la présence* » ? L'amiral occupe donc ses journées à quadriller le territoire asilaire sur sa bicyclette, zélé scrutateur des baraques et des souterrains, de l'enceinte de fer et des visages des fous, marqués parfois au fer de l'espoir : un projet d'évasion, un fantasme de fiction, dont la réalisation signifierait pour Dernouville que Chronos a violé son sanctuaire et qu'il a failli à sa mission. L'asile qu'il protège paraît en cela perpétuellement en sursis, un « *chan-*

tier de fin du monde » où « jamais est un mot immense » ; à fleur de vide et posé sur un sol incertain de scories noires, un paysage de ruines bien rangées que l'amiral surplombe, le regard déterminé et empli de courroux, face au monde s'agitant à l'extérieur. Magnifique mais futile capitaine Achab.

L'ÉROSION SYMBOLIQUE

À défaut d'un cétacé, l'*alter ego* et pendant de Dernouville est un fou, asile oblige. Et pas n'importe lequel : Gaspard Lamiral, résidant muet et noyé dans les méandres d'une psychose où retentissent les vrombissements de la guerre. Décoré pour ses faits d'armes mais laissé pour mort dans les tranchées, l'Absent se retrouve étonnamment dans le territoire asilaire plus d'une décennie après sa disparition, tel un revenant. Il affiche désormais une profonde indifférence pour les bruissements du monde alentour ; il trône même du haut de son apathie olympienne : « *Il n'était ni le mort ni le déserteur. Il était ailleurs. [...] C'est le sept, jamais le dé ne tombe sur le sept.* » Cette énigme vivante, le narrateur cherche à la comprendre et remonte pour ce faire le cours de son histoire aux côtés d'Yves, nouvelle recrue de l'équipe des surveillants et apparemment très intéressé lui aussi par le sort de l'ancien soldat... Leurs échanges recomposent la destinée de Lamiral en évoluant dans les travées d'un palais de fictions imbriquées et noueuses. Les récits s'écoulaient, les faux-semblants se mélangent en vain ; la brèche paraît ouverte depuis longtemps déjà et aspire irrésistiblement vers l'extérieur le sphinx Lamiral. N'a-t-il pas été découvert par le narrateur, prostré au fond d'un trou d'obus perforant le sol régulier du domaine psychiatrique ? Avant que ce ne soit le tour de Camille, le fils silencieux d'Yves, d'être aimanté par cette irrégularité de l'espace. Le trou d'obus peut signifier un trou d'absence, un puits où le temps, la représentation et le verbe viennent agonir. Sépulcre du symbolique et matrice des mutiques, des psychotiques et des artistes qui, recroquevillés en son sein, y perçoivent la montée des eaux *infinif*, de la même manière que Thomas l'obscur sentait dans la fosse où il gisait



« *que la mer montait jusqu'à lui et que les vagues parvenaient à pénétrer dans l'espèce d'abîme qu'il était* » (Thomas l'obscur, Maurice Blanchot, 1941). De l'asile, de sa « *pesanteur tranquille* », on ne réchappe pas. Le narrateur lui-même en fait le constat. Le monde gris et pâle que Deligny peint dans son roman a tout d'une toile impressionniste, d'un mur blanc où une ombre ne s'inscrit qu'en raison de son impermanence, d'une page, enfin, mobile et changeante, où le « *moindre mot a trop de sens qui vous entraînent de tous les côtés à la fois* ». Polysémique, la phrase marque ainsi son point de rupture. Elle n'est garante d'aucun sens absolu, d'aucun *réel*. Au bout du compte, Jacques Lacan n'aurait-il pas raison d'énoncer que « *le Réel, c'est l'impossible* » ? Tableau vibrant de l'inaccessible que le phrasé si personnel de Deligny élabore avec patience, de décentrement en retournements. N'ayant d'autre solution que d'être là,

les personnages retenus dans l'aire du livre se bornent, par leurs actes et leurs passages, à tracer un réseau de lignes pour échapper à la perte promise par la marche d'un monde qui ne les reconnaît pas et qu'eux-mêmes ignorent. Peut-être aussi afin de retenir encore un peu dans ce filet l'image du père de l'auteur, éternel absent disparu durant la Grande Guerre. Semblable lecture psychanalytique peut-elle réconcilier l'histoire de la discipline fondée par Freud avec Deligny ? À tout le moins, si on peut dire que *La septième face du dé* « *sentait Van Gogh* » par son style, alors il serait nécessaire d'ajouter que ce récit fleurit bon Lacan par la tentative qu'il renferme et la question qu'il pose, repose, module et reformule infiniment : « *Mais voit-on jamais quelqu'un réellement ? On voit le bonhomme, mais le réel ?* » †